

Nāgārjuna et la poésie : subvertir le langage pour accéder à la réalité ultime

Résumé

Cet article explore les convergences entre la dialectique du philosophe bouddhiste Nāgārjuna (IIe-IIIe siècle) et la pratique poétique en tant qu'outils de subversion du langage. À travers l'analyse des écrits de Nāgārjuna, notamment le *Mūlamadhyamakakārikā*, et diverses expressions poétiques, l'étude met en lumière comment ces deux approches utilisent paradoxalement le langage pour transcender ses propres limites et percer le voile des apparences. La méthode tétralemmatique de Nāgārjuna et les procédés poétiques partagent des stratégies similaires : déstabilisation des concepts, usage du paradoxe et voie négative. Cette convergence suggère une épistémologie non-dualiste où la poésie, comme la philosophie mādhyamika, apparaît comme une pratique spirituelle ouvrant sur une appréhension plus directe du réel au-delà des constructions conceptuelles.

Mots-clés

#Nāgārjuna #Mādhyamika #poésie #subversion #langage #vacuité #paradoxe #tétralemme
#vérité_conventionnelle #vérité_ultime #non-dualisme #transcendance

Introduction

La pensée du philosophe bouddhiste Nāgārjuna (IIe-IIIe siècle) et le pouvoir de la poésie partagent une ambition commune : utiliser le langage pour transcender ses propres limites et percer le voile des apparences. À première vue, cette proposition peut sembler paradoxale – comment le langage pourrait-il nous permettre de dépasser ses propres insuffisances ? C'est pourtant précisément ce que propose Nāgārjuna dans son œuvre majeure, le *Mūlamadhyamakakārikā* (Stances du Milieu par excellence), et ce que la poésie accomplit à sa manière depuis des millénaires.

Cet article explore les convergences entre la méthode dialectique de Nāgārjuna et la pratique poétique, montrant comment toutes deux constituent des outils de subversion du langage ordinaire permettant d'accéder à d'autres niveaux de compréhension du réel.

I. Nāgārjuna et la subversion de la logique par la logique

La vacuité (*śūnyatā*) et les deux vérités

Nāgārjuna est considéré comme le fondateur de l'école Mādhyamika (Voie du Milieu) et l'un des philosophes les plus influents du bouddhisme mahāyāna. Sa pensée s'articule autour du concept de *śūnyatā* (vacuité), qu'il développe à travers une dialectique rigoureuse visant à déconstruire les concepts et catégories que nous utilisons habituellement pour appréhender le monde.

Pour Nāgārjuna, la réalité se comprend selon deux niveaux de vérité : la vérité conventionnelle (*saṃvṛti-satya*) et la vérité ultime (*paramārtha-satya*). La première correspond à notre expérience ordinaire du

monde, structurée par le langage et les concepts, tandis que la seconde concerne la nature véritable des choses, au-delà des constructions conceptuelles.

Dans le *Mūlamadhyamakakārikā*, il affirme :

« Sans s'appuyer sur la vérité conventionnelle, la vérité ultime ne peut être enseignée. Sans comprendre la vérité ultime, le nirvāṇa ne peut être atteint. » (XXIV.10)

Cette formulation révèle un paradoxe essentiel : le langage (domaine de la vérité conventionnelle) est à la fois un obstacle à la compréhension de la réalité ultime et le seul moyen dont nous disposons pour nous orienter vers elle.

La méthode tétralemmatique : subvertir la logique par la logique

La stratégie philosophique la plus célèbre de Nāgārjuna est sa méthode tétralemmatique (*catuskoṭi*), par laquelle il examine systématiquement quatre possibilités logiques pour chaque proposition :

1. A est B
2. A n'est pas B
3. A est et n'est pas B
4. A n'est ni B ni non-B

Par cette méthode, Nāgārjuna ne cherche pas à établir une position philosophique positive, mais à démontrer l'impossibilité fondamentale de toute position conceptuelle fixe. Comme l'explique Jay L. Garfield, traducteur et commentateur contemporain de Nāgārjuna :

« La méthode dialectique de Nāgārjuna consiste à prendre les catégories et les principes fondamentaux que nous utilisons pour comprendre le monde et à montrer qu'ils s'effondrent sous leur propre poids lorsqu'on les examine attentivement. »

Ce qui est remarquable dans cette approche, c'est que Nāgārjuna utilise les outils mêmes de la logique pour révéler les limites de toute pensée logique. Il ne rejette pas la logique de l'extérieur, mais la subvertit de l'intérieur, créant ainsi une sorte de court-circuit conceptuel qui peut mener à une intuition de la vacuité.

Dans le chapitre I du *Mūlamadhyamakakārikā*, Nāgārjuna déclare :

« Jamais, nulle part, aucune entité n'est née d'elle-même, d'autre chose, des deux à la fois, ou sans cause. » (I.1)

Cette première stance illustre parfaitement sa méthode : par une analyse exhaustive de toutes les possibilités logiques concernant l'origine des choses, il démontre l'impossibilité de concevoir adéquatement cette origine en termes conceptuels.

II. La poésie comme subversion du langage ordinaire

La poésie au-delà de la fonction référentielle

Tout comme Nāgārjuna utilise le langage logique pour transcender la logique, la poésie emploie le langage ordinaire pour dépasser ses limites habituelles. La linguistique moderne, notamment avec Roman Jakobson, reconnaît à la poésie une fonction spécifique qui la distingue du langage purement référentiel : la fonction poétique, qui consiste à attirer l'attention sur le message lui-même plutôt que sur ce qu'il désigne.

Paul Valéry, dans ses *Cahiers*, définit la poésie comme « ce langage dans le langage ». La poésie ne se contente pas d'utiliser le langage comme un outil transparent pour désigner le monde ; elle opacifie le langage, le rend visible pour lui-même, créant ainsi un espace où les mots peuvent échapper à leur fonction purement utilitaire.

La parole poétique comme éveil à une autre perception du réel

Plusieurs poètes et penseurs ont explicitement reconnu le pouvoir de la poésie à nous faire accéder à une compréhension plus profonde du réel. René Char, poète français profondément influencé par la pensée orientale, écrit dans *Fureur et mystère* :

« Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir. »

Cette formulation paradoxale fait écho aux tétralemmes de Nāgārjuna : la poésie permet la coexistence des contraires, elle réalise sans supprimer la tension, révélant ainsi une réalité qui échappe aux catégories binaires de la pensée ordinaire.

Dans un autre texte, Char approfondit cette idée de la puissance révélatrice du langage poétique :

« Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux. »

Cette formule suggère que la parole poétique dépasse nos intentions conscientes et nos constructions conceptuelles, ouvrant ainsi sur une connaissance qui nous échappe habituellement.

Yves Bonnefoy, dans *L'Improbable*, affirme quant à lui :

« La poésie ne sauve pas le monde. Elle est seulement la possibilité, pour chacun, d'accéder à une autre terre, à une terre seconde, superposée à celle que nous foulons, et pourtant la même. »

Cette « terre seconde » évoquée par Bonnefoy n'est pas un ailleurs fantasmé, mais bien notre monde même, perçu au-delà des filtres conceptuels qui en obscurcissent habituellement la véritable nature – une description qui rappelle la distinction entre vérité conventionnelle et vérité ultime chez Nāgārjuna.

Bonnefoy va jusqu'à formuler ce paradoxe essentiel :

« La vérité de parole est de garder le silence. »

Comme chez Nāgārjuna, la vérité ultime est perçue comme étant au-delà des mots, et pourtant, c'est par les mots mêmes que l'on tente de s'en approcher.

III. Les convergences entre la méthode de Nāgārjuna et la pratique poétique

Déstabilisation des structures conceptuelles ordinaires

La stratégie de Nāgārjuna et celle de la poésie convergent dans leur effort pour déstabiliser nos habitudes de pensée. Le philosophe Jacques Derrida, dont la méthode de déconstruction présente des affinités frappantes avec celle de Nāgārjuna, parle de « trembler les concepts » – une expression qui pourrait tout aussi bien s'appliquer à la pratique poétique.

Le poète Saint-John Perse écrit dans *Amers* :

« Et c'est d'un même souffle qu'est né le chant et qu'il s'abolit comme chant. »

Cette auto-négation du chant poétique fait directement écho à la méthode de Nāgārjuna, qui déploie un discours philosophique tout en démontrant les limites de tout discours.

L'usage délibéré du paradoxe

Le paradoxe est un outil central tant chez Nāgārjuna que dans la tradition poétique. Dans la poésie mystique, en particulier, on trouve d'innombrables formulations paradoxales qui visent à faire éclater les limites du langage conceptuel.

Le poète soufi Djalâl ad-Dîn Rûmî écrit :

« Le silence est le langage de Dieu, tout le reste est mauvaise traduction. »

Cette affirmation, qui utilise le langage pour célébrer le silence, illustre parfaitement la tension créatrice que la poésie, comme la philosophie de Nāgārjuna, parvient à maintenir.

De même, le poète japonais Bashō, héritier de la tradition zen fortement influencée par la pensée de Nāgārjuna, compose des haïkus qui capturent la réalité dans sa présence immédiate, au-delà des constructions conceptuelles :

« Vieil étang —
Une grenouille saute —
Bruit de l'eau. »

Ce haïku célèbre ne cherche pas à expliquer ou analyser l'expérience, mais à la présenter dans sa nudité, invitant le lecteur à une perception directe qui transcende les catégories habituelles.

La voie négative : dire par ce qui n'est pas dit

Tant Nāgārjuna que de nombreux poètes pratiquent une sorte de « voie négative » où la vérité se révèle non pas dans ce qui est explicitement affirmé, mais dans ce qui est délibérément tu ou nié.

Le poète français Eugène Guillevic écrit :

« Le poème

N'est pas la nomination

Des choses.

Il est l'espace

Où elles respirent. »

Cette définition négative de la poésie (« n'est pas la nomination ») suivie d'une métaphore spatiale rappelle la façon dont Nāgārjuna utilise la négation non pour aboutir au nihilisme, mais pour ouvrir un espace de compréhension au-delà des concepts.

Francis Ponge, dans sa quête d'une langue qui adhère aux choses mêmes, propose cette formule saisissante :

« Non plus décrire mais inscrire. »

Cette brève injonction marque le passage d'une conception référentielle du langage (qui décrit le monde à distance) à une conception participative (qui s'inscrit dans le réel même).

IV. Exemples concrets de poésie comme accès à d'autres niveaux de compréhension

La poésie d'Édouard Glissant

L'œuvre d'Édouard Glissant, poète et penseur martiniquais, offre un exemple éloquent de cette capacité de la poésie à nous faire accéder à d'autres niveaux de compréhension du réel. Dans *Poétique de la Relation*, il écrit :

« La poésie révèle, dans la fulgurance des rapports, ce que la langue croit impossible à dévoiler. »

Cette formulation saisit parfaitement le pouvoir de la poésie à transcender les limites du langage ordinaire. Pour Glissant, la poésie n'est pas simplement un art du langage, mais une manière de connaître le monde qui dépasse les modes habituels de connaissance.

La Poésie verticale de Roberto Juarroz

Le poète argentin Roberto Juarroz, dont l'œuvre entière est intitulée *Poésie verticale*, explore explicitement les liens entre poésie et transcendance des limites conceptuelles :

« La poésie est une façon

de regarder vers l'intérieur

avec les yeux vers l'extérieur

et de regarder vers l'extérieur

avec les yeux vers l'intérieur. »

Cette formulation crée délibérément un paradoxe spatial qui déstabilise notre façon habituelle de concevoir les relations entre intériorité et extériorité, nous invitant à une perception qui transcende cette dualité – une démarche très proche de celle de Nāgārjuna.

La poésie de Philippe Jaccottet

Le poète suisse Philippe Jaccottet a constamment cherché à travers son œuvre à saisir ce qu'il appelle « l'insaisissable », utilisant le langage poétique pour approcher ce qui échappe au langage ordinaire. Dans *À la lumière d'hiver*, il écrit :

« Plus je vieillis et plus je croirais volontiers

que la vérité, si elle existe, est sans voix,

qu'elle est un souffle, une aile, une distance. »

Cette conception de la vérité comme indicible, que la poésie peut seulement évoquer indirectement, rejoint la conviction de Nāgārjuna que la vérité ultime (*paramārtha-satya*) transcende toute formulation conceptuelle.

La poésie d'Emily Dickinson

Bien que moins directement influencée par la pensée orientale, Emily Dickinson offre dans son poème 1129 une réflexion qui fait écho à la méthode oblique de Nāgārjuna :

« Tell all the truth but tell it slant —

Success in Circuit lies

Too bright for our infirm Delight

The Truth's superb surprise »

Dont voici une traduction française :

« Dis toute la vérité mais dis-la oblique —

Le succès réside dans le détour

Trop éclatante pour notre fragile Délice

La superbe surprise de la Vérité »

L'idée que la vérité ne peut être abordée directement, mais seulement de manière « oblique », fait écho à la conviction de Nāgārjuna selon laquelle la réalité ultime ne peut être saisie par des concepts directs.

La poésie de Paul Celan

Le poète de langue allemande Paul Celan, dont l'œuvre est marquée par l'expérience de la Shoah, a formulé cette proposition fondamentale sur la nature de la poésie :

« La poésie ne s'impose plus, elle s'expose. »

Cette formule capture l'idée essentielle que la poésie n'est pas un discours qui cherche à dominer le réel par des affirmations, mais plutôt une parole qui se risque, qui s'offre dans sa vulnérabilité même. Ce renoncement à la volonté de puissance du langage ordinaire fait écho à la critique par Nāgārjuna de toute conception fixe de la réalité.

La poésie de Bernard Noël

Le poète français Bernard Noël propose quant à lui cette réflexion profonde sur le rapport entre langage et réel :

« La parole manque moins à dire le monde qu'à faire apparaître ce qui, dans le monde, échappe continuellement au dire. »

Cette formulation paradoxale rejoint exactement la tension créatrice identifiée chez Nāgārjuna : le langage révèle ses propres limites et, ce faisant, nous fait entrevoir ce qui le dépasse.

V. Implications philosophiques et spirituelles de cette convergence

Une épistémologie non-dualiste

La convergence entre la méthode de Nāgārjuna et la pratique poétique suggère la possibilité d'une épistémologie non-dualiste, où la connaissance ne serait plus conçue comme une relation entre un sujet connaissant et un objet connu, mais comme une participation directe à la réalité.

Le philosophe français Henri Maldiney, s'inspirant à la fois de la phénoménologie et de la pensée orientale, parle d'une « transpassibilité » qui caractériserait l'expérience poétique – une ouverture radicale à ce qui survient, au-delà des catégories préétablies du sujet.

La poésie comme pratique spirituelle

Si l'on suit cette ligne de pensée, la poésie apparaît non plus seulement comme une forme d'expression artistique, mais comme une véritable pratique spirituelle, comparable en un sens à la méditation bouddhique.

Le poète et essayiste mexicain Octavio Paz affirme dans *L'Arc et la lyre* :

« La poésie est connaissance, salut, pouvoir, abandon. Opération capable de changer le monde, l'activité poétique est révolutionnaire par nature ; exercice spirituel, elle est une méthode de libération intérieure. »

Cette conception de la poésie comme voie de libération fait directement écho à l'entreprise philosophique de Nāgārjuna, dont l'objectif ultime est précisément la libération (*mokṣa*) par la compréhension de la vacuité.

Conclusion

La méthode dialectique de Nāgārjuna et la pratique poétique, malgré leurs différences apparentes, partagent une ambition commune : utiliser le langage pour nous conduire au-delà du langage, vers une appréhension plus directe et plus profonde de la réalité.

Cette convergence entre philosophie bouddhique et poésie nous invite à reconsidérer le rôle du langage dans notre quête de compréhension. Plutôt que de voir le langage comme un simple outil de communication ou de représentation du monde, nous pouvons l'envisager comme un champ d'expérimentation où se joue la possibilité d'un éveil à la nature véritable des choses.

Comme l'écrivait le poète français René Char, dont la pensée présente de troublantes affinités avec celle de Nāgārjuna :

« Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir. »

Cette formule paradoxale capture parfaitement la tension créatrice qui anime tant la philosophie de Nāgārjuna que la grande poésie : une tension entre le dire et l'indicible, entre la forme et ce qui la dépasse, entre la vérité conventionnelle et la vérité ultime – tension qui, loin d'être stérile, s'avère extraordinairement féconde pour qui cherche à percer le voile des apparences et à accéder à une compréhension plus profonde du réel.

Bibliographie

1. Garfield, Jay L. (trad.), *The Fundamental Wisdom of the Middle Way: Nāgārjuna's Mūlamadhyamakakārikā*, Oxford University Press, 1995.
2. Bugault, Guy, *La Notion de "prajna" ou de sagesse selon les perspectives du Mahayana*, De Boccard, 1968.
3. Paz, Octavio, *L'Arc et la lyre*, Gallimard, 1965.
4. Bonnefoy, Yves, *L'Improbable*, Mercure de France, 1980.
5. Char, René, *Fureur et mystère*, Gallimard, 1948.
6. Maldiney, Henri, *Regard, parole, espace*, L'Âge d'Homme, 1973.
7. Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963.

8. Juarroz, Roberto, *Poésie verticale*, José Corti, 1980.
9. Jaccottet, Philippe, *À la lumière d'hiver*, Gallimard, 1977.
10. Valéry, Paul, *Cahiers*, Gallimard, 1973-1974.
11. Glissant, Édouard, *Poétique de la Relation*, Gallimard, 1990.
12. Celan, Paul, *Le Méridien*, Éditions du Seuil, 2002.
13. Noël, Bernard, *La Chute des temps*, Gallimard, 1993.